Document généré le 25 avr. 2024 04:39

Nuit blanche, magazine littéraire

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Commentaires de lecture
Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Lucie Bélanger, Françoise Belu, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, Réjeanne Larouche, Julie Pelletier, Judy Quinn et Catherine Voyer-Léger

Numéro 143, été 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82968ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, L., Belu, F., Bernard, M., Boivin, P., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Larouche, R., Pelletier, J., Quinn, J. & Voyer-Léger, C. (2016). Compte rendu de [Commentaires de lecture : fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (143), 27–44.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pierre-Luc Landry
LES CORPS EXTRATERRESTRES
Druide, Montréal, 2015, 255 p. ; 22,95 $

De plus en plus de thèses de doctorat ou de mémoires de maîtrise en création littéraire parviennent, après un remaniement qui se résume bien souvent à sabrer la partie réflexive, à se faufiler sur les rayons des librairies. En règle générale, tous ont donc bénéficié d'un suivi serré lors du processus d'écriture et de commentaires éclairés de la part de lecteurs qui n'en sont pas à leur premier barbecue, comme dirait l'autre. Quelques années après ***L'équation du temps***, ***Les corps extraterrestres***, le deuxième roman de Pierre-Luc Landry, désormais professeur au Collège militaire royal de Kingston, a suivi ce cheminement particulier où l'œuvre en marche est à la fois chouchoutée et mise à l'épreuve.

Landry prend le pari d'un univers aux accents apocalyptiques. Le climat est partout déréglé, les services de transport sont congestionnés, il fait 30 degrés à Montréal en mars tandis que l'Espagne est ensevelie sous la neige. Dans ce maelstrom grisâtre s'ébattent les personnages principaux, Xavier et Hollywood, deux condamnés à vivre en passe de décrocher du ronron de la vie quotidienne. Le premier est un représentant pharmaceutique prospère, il parcourt le monde, teste en douce sa marchandise ; le second, un adolescent dont le meilleur ami est un vendeur de drogue, vit littéralement sans cœur, travaille dans un cimetière où il plante et entretient des haricots, idées qui s'ajoutent à la liste des heureuses trouvailles dont le romancier a su tirer parti. En voici une autre encore : la nuit, lorsqu'ils parviennent à dormir, Xavier et Hollywood, que pourtant tout sépare, rêvent à l'unisson, se rencontrent dans cet espace onirique où ils se lient d'amitié.

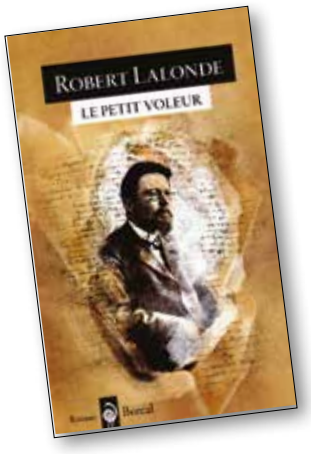
Inventivité formelle, sagesse langagière, recueillement de l'écriture, le jeune auteur peut s'attribuer les mérites de combinaisons gagnantes. Le jeu des narrations parallèles peut quant à lui devenir assez casse-cou, mais représente un beau défi pour un écrivain. S'il fallait bémoliser, je dirais que Landry ne tire pas tout le sel escompté de ce procédé, qu'il ne parvient pas de façon optimale à douer ces deux voies d'une identité propre, d'une couleur qui soit pour chacune unique et personnelle. Mais la remarque est facilement contestable, tant Xavier et Hollywood ont tout de jumeaux cosmiques qui se partageraient une même âme, un même vertige existentiel. Rien n'y change en fait, car ***Les corps extraterrestres*** demeure convaincant et rondement mené.

David Laporte

Robert Lalonde
LE PETIT VOLEUR
Boréal, Montréal, 2016, 182 p. ; 19,95 $

Le temps d'un roman bref et néanmoins poignant, Robert Lalonde se glisse dans la peau de Tchékhov, endosse ses pensées et ses doutes. Le prolifique écrivain acteur avait déjà imaginé des épisodes inédits de la vie de Flaubert dans ***Monsieur Bovary ou Mourir au théâtre***, et de Yourcenar dans ***Un jardin entouré de murailles***. Il construit cette fois sa version des dernières années de la vie de Tchékhov, où celui-ci se lie à l'actrice Olga Knipper, tout en entretenant une énigmatique relation épistolaire avec un apprenti écrivain.

Le docteur Tchékhov reçoit une lettre, accompagnée d'un conte, de la part d'un jeune inconnu qui se fait appeler Iégorouchka, prénom du personnage principal de sa célèbre nouvelle « La steppe ». Au grand dam de sa sœur Macha, le maître répond au « petit » et daigne lui prodiguer quelques conseils. « [S]ache que tu ne dois pas montrer le personnage simplement comme il est. Tu dois savoir à quoi il rêve ! » De cette manière, Lalonde transmet par l'entremise de son Tchékhov une vision de l'écriture, tout en mettant en pratique ses propres principes. Il imaginera ainsi le moment précis où serait apparue à Tchékhov l'idée de la pièce ***La cerisaie***. L'étincelle jaillit en écoutant distraitement raconter une banale anecdote, dans un café du vieux Nice fréquenté par des compatriotes, tout aussi exilés qu'imbibés de vodka.



L'écrivain russe a gagné le sud de la France pour ménager ses poumons assaillis par les bacilles de la tuberculose. En même temps qu'il voyageait vers un climat plus doux, son jeune admirateur partait de sa lointaine province dans le but de retrouver le maître à sa résidence de Mélikhovo. La rencontre physique n'aura pas lieu, mais une relation particulière se noue à travers l'écriture, entre Tchékhov et cet apprenti dans lequel il voit peut-être un double. « Ferais-tu partie, toi aussi, de ceux qui sont avec les autres sans y être ? »

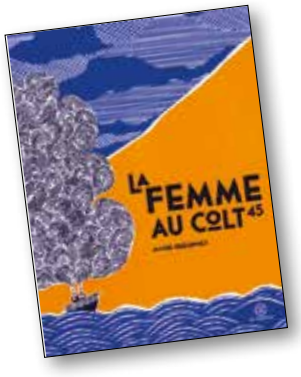
Les rapports maître-élève, l'amour, l'idéalisme, la maladie et la mort sont autant de thèmes enchevêtrés ici, dans un texte plus marqué par la finesse que par la luxuriance souvent rencontrée chez Lalonde. Sauf les toutes dernières pages, un épilogue en forme de lettre dont le récit profite peu, le roman s'épanche comme une source claire. Un nouveau coup de maître.

Gérald Baril

Marie Redonnet
LA FEMME AU COLT 45
Le Tripode, Paris, 2016, 111 p. ; 27,95 $

Marie Redonnet n'avait pas publié de roman depuis plus de dix ans. En 2016, en nous offrant ***La femme au Colt 45***, l'écrivaine livre une histoire de migration clandestine qui nous renvoie à l'actualité brûlante. Le parcours de Lora Sander, migrante séparée de son mari et de son fils pour faire le voyage entre l'Azirie et la Santarie, évoque le déracinement, les faux espoirs, la violence, le viol, l'abus de pouvoir, mais aussi les rencontres qui changent le monde. En cherchant à fuir un pays dévoré par la dictature, Lora rencontrera sa part de peines avant de trouver une certaine forme de liberté à l'issue de ce parcours de combat.

L'un des tours de force de ce roman est de refuser tout ancrage géographique ou toute précision historique. Nous savons que la trame est contemporaine par l'évocation des technologies de communication, mais rien n'est précisé davantage. Tous les lieux sont imaginaires, sauf les villes de Karachi et de Bucarest, centrales à l'histoire de Manou, premier patron de Lora à Santaré. Prénoms italiens, évocation du fanatisme religieux, une Nina Pratz qui vient d'Amérique latine, une ancienne cantatrice amoureuse de musique africaine. Nous sommes nulle part et partout à la fois, au confluent des cultures, dans une ville où se retrouvent plusieurs sans-papiers.

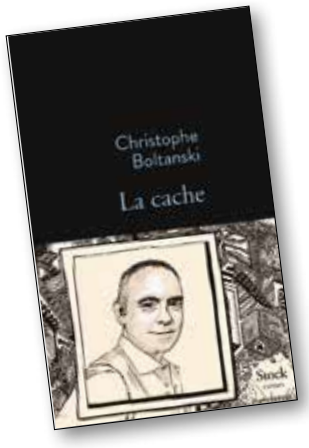


Ce pari permet au roman de se présenter comme une fable universelle. Le style blanc et dépouillé de l'écrivaine n'en devient que plus percutant. Les brèves incursions d'une narration externe – sortes de didascalies – introduisent les longs monologues de Lora, justement une ancienne actrice de théâtre. Ces monologues usent souvent de la parataxe, et l'absence de liaison entre les phrases donne un sentiment de froideur : « Mes pieds sont tout enflés. J'ai mal partout. Je ne suis pas entraînée à porter un sac aussi lourd ». Ce style peut surprendre en début de lecture, mais crée rapidement une musique bien particulière qui évoque le détachement nécessaire pour survivre devant tant de bouleversements et de déchirements.

Et le Colt 45 ? Si la proposition de Marie Redonnet est un conte, le Colt 45 en est l'objet magique par excellence. Cadeau offert à Lora par son père, le fusil jouera tout au long du récit le rôle d'un pharmakon : sauveur et poison tout à la fois.

Catherine Voyer-Léger

Christophe Boltanski
LA CACHE
Prix Femina 2015
Stock, Paris, 2015, 341 p. ; 32,95 $



Précis, scrupuleusement descriptif, ce roman octroie la parole à un édifice plus généreusement peut-être qu'aux humains qui s'y succèdent au fil des générations. Les titres des chapitres en témoignent : « Voiture », « Cuisine », « Bureau », « Salon », « Escalier », « Appartement », « Salle de bains »... Que le premier chapitre s'appelle « Voiture » ne contrevient pas à ce choix. D'une part, la voiture s'impose au nom de la politesse autant que par pragmatisme : avant de pénétrer dans l'immeuble, on gare le véhicule et on entend qu'il soit prêt à la fuite ; d'autre part, passer en revue les différentes voitures possédées par les générations successives de la smala Boltanski en dira long sur les relations changeantes du clan avec la fortune. Du coup, la méthode chère à l'auteur hisse ses couleurs : parce que l'édifice est la seule donnée stable et tangible, c'est toujours à lui qu'il ramènera son lecteur. Le reste ? Christophe Boltanski le déduira à partir des lieux, mais comme s'il n'en garantissait pas l'existence.

En fait, l'immeuble profite du flou qui répand son brouillard sur l'ensemble du roman. Les patronymes vacillent : Boltanski s'écrit-il avec un *i* ou un *y* ? « Lorsqu'on me demande mes origines, je réponds : 'Odessa'. Dans mon esprit, cela suffit. Pas besoin d'en rajouter. Ceux qui savent comprendront. » Mais que comprendront-ils ? Que l'origine est inconnue ? Qu'on n'essaie pas de tromper, mais qu'on ne sait rien ? « Curieusement, on se revendique d'une agglomération où on n'a jamais osé mettre les pieds. » Le seul élément assuré, durable et solide,

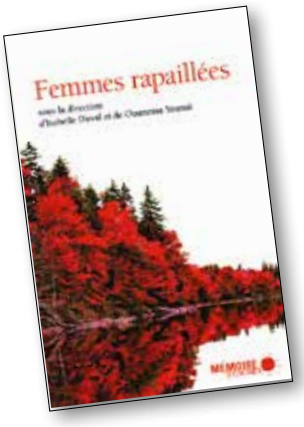
ce sera l'immeuble. Et encore ! Car les pièces qui le composent verront leurs fonctions changer au gré des risques et des besoins. Flou, inexistence, usages dictés par la rue que balaie l'intolérance, l'édifice survit, s'adapte. Le vœu tant de fois formulé sur un ton léger acquiert un puissant relief : « Ah ! Si les murs pouvaient parler ! » Et voilà qu'ils parlent.

Depuis que ***Le journal*** d'Anne Frank a marqué l'imaginaire universel en accréditant l'encagement d'un humain comme ultime défense, on croit savoir à quoi s'en tenir. D'un édifice menacé par les rafles, les dénonciations, les chantages, on fouille les entrailles pour y découvrir les réduits secrets, les misérables enfermements, les précaires falsifications salvatrices. « Nous avions peur. De tout, de rien, des autres, de nous-mêmes. De la nourriture avariée. Des œufs pourris. Des foules et de leurs préjugés, de leurs haines, de leurs convoitises. »

Et, pourtant, des humains ont déployé leurs espoirs dans cette précarité. La cache ? Elle a existé, elle a servi, mais elle devient surtout, dans l'écoute des murs et par le talent de Boltanski, le cruel symbole des transhumances dictées par le racisme.

Laurent Laplante

Sous la dir. d'Isabelle Duval et Ouanessa Younsi
FEMMES RAPAILLÉES
Mémoire d'encrier, Montréal, 2016, 235 p. ; 24,95 $



Le recueil ***Femmes rapaillées*** réunit les paroles d'une quarantaine de femmes « avec et contre » Gaston Miron. Si certains peuvent s'étonner qu'un groupe de femmes choisisse la figure tutélaire d'un homme, il nous semble au contraire que les paroles réunies ici écrivent dans le sillon de ***L'homme rapaillé***, incontournable ancrage de notre imaginaire moderne. Ce geste de continuité vise à s'approprier cette parole, à se rappeler qu'elle appartient aussi aux femmes qui viennent. Le recueil est aussi parsemé de citations de voix féminines incontournables de la poésie d'ici (Hélène Monette, Josée Yvon, Louky Bersianik, etc.) nous rappelant qu'il ne s'agit pas de sanctifier davantage la figure d'un poète unique, mais au contraire de croiser les héritages.

Il est bien entendu impossible, dans l'espace qui nous est imparti, de rendre compte de la richesse de toutes ces voix, mais notons que l'ensemble témoigne d'une étonnante cohérence malgré la diversité manifeste des approches. Les lecteurs de Miron prendront un réel plaisir à goûter les intertextes, mais ce n'est pas la seule façon d'entrer dans ce collectif où les voix se tiennent debout sans le tuteur du prétexte initial.

Soulignons tout de même le point de départ et la coda. Le recueil s'ouvre sur une importante contribution de Nicole Brossard : « Les phrases ». Poème essayistique, le texte s'avère à la fois bouleversant et jubilatoire. Une émotion nous saisit quand Brossard affirme, au détour d'une réflexion sur le travail du texte et le rapaillage, « Je suis heureuse, voilà tout ». Nous le sommes aussi en faisant cette lecture. Un texte à lire et à faire lire à tous ceux qui font rêve d'écrire.

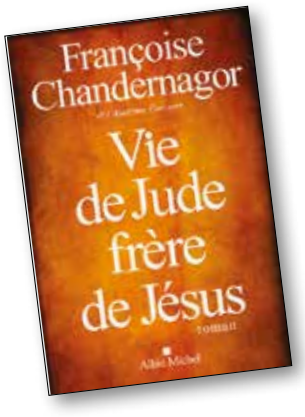
En conclusion, un texte inachevé de Geneviève Amyot, baptisé « Ma fille ». Il s'agit d'un troublant poème, d'un texte-corps qui met en évidence les paradoxes de la transmission : « Ma fille est si chaude que j'en perds enfin la mémoire ».

Entre les deux, on redécouvre des voix qu'on a un grand plaisir à voir émerger depuis quelques années (Marie-Andrée Gill, Erika Soucy, Laurance Ouellette Tremblay) et on écoute attentivement celles qui nous accompagnent depuis plus longtemps (Hélène Dorion, Denise Desaultels, Louise Dupré). C'est au milieu de tous ces croisements de générations, de langues, de préoccupations, qu'on prend plaisir à entendre la parole de Miron se (re)commencer. Encore.

Catherine Voyer-Léger

Françoise Chandernagor
VIE DE JUDE FRÈRE DE JÉSUS
Albin Michel, Paris, 2015, 388 p. ; 32,95 $

Secret de Polichinelle, chez les historiens catholiques, que l'existence des frères et sœurs de Jésus, d'affirmer la romancière, reconnue pour ses recherches historiques minutieuses. Françoise Chandernagor, de l'académie Goncourt – que les Français ont surnommée « la star du roman historique », en raison de l'énorme succès remporté notamment par ***L'allée du roi*** (1981) et ***L'enfant des Lumières*** (1995) –, nous transporte en Palestine au temps de Jésus, puis dans l'Empire romain d'Orient du premier siècle. Jude, le septième et dernier enfant de Marie et Joseph, relate à la fin de sa vie le parcours de son frère Jésus jusqu'à sa crucifixion, puis les balbutiements et la propagation de la Voie après que des témoins eurent certifié avoir vu Jésus ressuscité des morts.



Comment départager faits historiques et fiction, se de-

mande-t-on, judéo-chrétiens instruits du dogme de l'Immaculée Conception et de la virginité perpétuelle de Marie ? De la miraculeuse Ascension de Jésus ? De la papauté de Pierre ? Etc., etc. Après avoir laissé le lecteur se perdre dans les dédales de l'histoire des Juifs de la diaspora, les déplacements des disciples autour de la Méditerranée, les successions au trône de l'Empire romain, la galerie de personnages à l'identité changeante, la romancière consacre quarante pages en réponse aux interrogations surgies à la lecture des cinq livres du roman. Elle explique dans cette partie intitulée « Atelier de l'auteur » ce qu'ont attesté les historiens à l'examen des recoupements des textes canoniques, évangiles, épîtres, Actes des apôtres, textes apocryphes et manuscrits de la mer Morte. Fidèle à l'histoire, jusque dans le style d'écriture conforme à celui des textes bibliques, elle comble les vides là où les textes parlent peu, tout en respectant l'esprit de l'époque et de l'entourage de Jésus.

Vie de Jude frère de Jésus décape l'histoire des débuts du christianisme, en l'inscrivant dans la réalité d'une région à une époque donnée. Si l'histoire perd de son mystère, elle gagne en vérité. Mais trop de détails et de personnages sporadiques risquent de produire l'ennui, auquel cas il est préférable de se rendre directement à la page 349, à « L'Atelier de l'auteur », partie des plus intéressantes qui permet de départager histoire et fiction et, bien plus, de comprendre l'adaptation du style au sujet et à l'époque, un travail de virtuose.

Pierrette Boivin

Rober Racine
L'ATLAS DES FILMS DE GIOTTO
Boréal, Montréal, 2015, 221 p. ; 22,95 $

Le lecteur qui – comme moi – décidera de n'accorder aucune créance aux informations fournies par l'auteur courra un certain risque, celui de traiter comme un superbe canular ce qui, selon d'autres jugements, pourrait mériter une lecture sérieuse. Le lecteur prêt à croire que cet atlas doit vraiment la vie à un pilote d'avion de la NASA et qu'il a effectivement transporté des échantillons de sol lunaire vers les différents musées de la Terre, celui-là affrontera un risque inverse : celui de se faire leurrer par Rober Racine autant que le furent des milliers d'admirateurs de Borges par l'une ou l'autre de ses fumisteries. À mes risques et périls, j'ai choisi le scepticisme : je m'aventure à parier que ***L'atlas des films de Giotto*** est, de bout en bout, une autre réussite du polyvalent et protéiforme Rober Racine. Je suis conforté dans ma doutance par le fait que la production cinématographique de Giotto fut, à ma connaissance, fort limitée...

Voici donc une compilation de quelque 230 films qui ont en commun de n'exister que dans et par l'imagination de Rober Racine. Pour appartenir au monde du songe, ces 230 fiches cinématographiques n'en sont pas moins minutieuses, évocatrices, professionnelles, *visualisables*. Pour un cinéaste, un producteur ou un réalisateur, cet atlas est lourd de tentations, d'invitations, de défis : les intuitions, les images, les interprètes, les commentaires du public, tout est là, d'avance, plausible, complice. Racine fournit même les noms des salles où chacun de ces 230 films (?) aurait été présenté ; il s'agit souvent d'une salle vouée au répertoire, mais pas nécessairement.

Un exemple ? Lieu : New York ; les salles : Sunshine Cinema, The Film Society of Lincoln Center, BAM Rose Cinemas, The Ziegfeld. Lincoln Plaza Cinema ; titre du film : *Ce qui n'a pas été*. Fiche technique : Esp. (1978). Coul. 127 minutes. Drame de mœurs de Ramon CAJAL. Avec Joana Bode, Ernst Chladini, Emilio Aldrin et Xavier Lamont. Synopsis : *Pour fêter ses quatre-vingts ans, un juge à la retraite vend sa collection de cent mille disques vinyle, lettres et livres rares pour offrir à son jeune amant, père de famille, une salle de conditionnement physique dernier cri.*

Suivent les mentions des scènes principales et quelques commentaires en provenance de spectateurs du film. Enfin, un bref commentaire de Racine : « *Moi* : Passons. La Toscane m'a fait rêver. J'y ai revu mon père me racontant son *Atlas* ».

Stupéfiante fécondité qui permet l'accouchement de 230 canevas à la fois rêvés et bien construits. Quand Racine remercie les éditions du Boréal qui ont permis la publication de « ce livre singulier », remercions l'auteur qui l'a écrit.

Laurent Laplante

www.nuitblanche.com
Plus de 20 ans de littérature au bout de vos doigts

Poésie

Mathieu Simoneau
IL FAIT UN TEMPS DE BÊTE BRIDÉE
Le Noroît, Montréal, 2016, 68 p. ; 17 $

Premier recueil de Mathieu Simoneau, ***Il fait un temps de bête bridée*** est une réussite. Si on y reconnaît l'influence de Miron, il ne faut pas négliger l'exergue de Robert Yergeau qui crée aussi une filiation avec la parole charnelle et mélancolique du poète décédé en 2011. Bien que ces héritages ne puissent pas être ignorés, on reste accrochés à ce que ce premier recueil annonce de distinctif.

Ancrée dans le territoire, la poésie de Simoneau interroge les éléments et ne semble pas toujours croire que le feu puisse répondre à « ce froid de paille au cœur ». Des granges, des remises, des lacs posent le décor d'une certaine bestialité humaine, cela dit sans aucun des préjugés qu'on peut spontanément accoler aux bêtes. La bête, ici, est celle qui réussit à dire : « [C]omment retenir / ce besoin farouche / de feuler dans la déroute / de mordre la main qui me rive / à ma trajectoire ». La bête est celle de la liberté.

Mais ce qu'on retiendra surtout, c'est la vivacité de certaines images. Que ce soit « ces minuscules nœuds noirs » où on range les hommes, les « phrases de pain tranché » où on passe nos journées ou « nos désirs / [qui] prennent le fleuve par la taille », plusieurs poèmes proposent des angles étonnants devant des sujets bien connus.

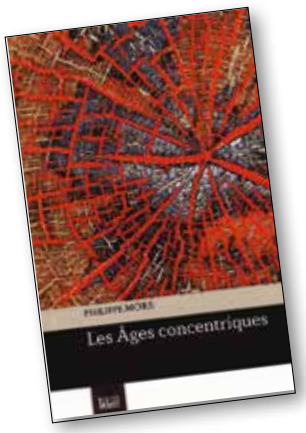
Mathieu Simoneau n'évite pas tous les clichés (entre autres en matière de préoccupations environnementales ou dans l'antagonisme entre urbanité et ruralité), mais ses poèmes proposent assez de lumière vive pour nous donner envie de nous y frotter encore. Cette lumière, malgré les écueils et les peurs, s'exprime surtout quand le poète en revient à nommer l'expérience individuelle et souvent décevante du poète, de l'amant, de l'être familial. C'est dans ce doute perpétuel, cette impression d'être insuffisant, que se brasse la plus grande énergie. Si ce « silex qu'on aiguise » n'est pas la révolte selon Simoneau, il en est peut-être le signe annonciateur. Après tout, s'il évoque en cours de route le poème désastreux qui ne vaut pas mieux que des bouts de charbons, le recueil se clôt sur des « mots de branches sèches / prêts à prendre feu ». Malgré la mélancolie ambiante, nous ne sommes pas dans une poésie de l'immobilisme.

Catherine Voyer-Léger

Philippe More
LES ÂGES CONCENTRIQUES
Poètes de brousse, Montréal, 2015, 61 p. ; 16 $

J'attendais avec impatience le nouveau livre de Philippe More, et je dois dire que je n'ai pas été déçue. Dans son précédent recueil, ***Le laboratoire des anges***, prix Émile-Nelligan 2010, le poète rendait compte avec une minutie horrifiante de la lente agonie d'un homme dans une chambre d'hôpital. Ce médecin du Haut-Richelieu entremêlait alors avec une grande maîtrise le langage de la médecine et celui de la métaphysique dans des métaphores poignantes qui parlaient de fuite, de fil ténu, d'espoir malgré tout.

Dans ***Les âges concentriques***, il évoque à sa manière très dense et imagée le lent réveil de la conscience. L'enfant, un matin, quitte les berceuses et les fées pour se retrouver dans un corps trop grand pour lui, étranger. « [L]e trou par / où tu as rêvé », écrit le poète, par lequel tu es venu jusqu'ici, est désormais trop étroit. Il est dès lors impossible à l'enfant de retourner là d'où il vient ; pas de ressac. Il a à peine ouvert les yeux qu'il est confronté au passage inéluctable du temps et à la mort pernicieuse, la sienne, lointaine, mais aussi à celle du grand-père, appréhendée. Ces vies qui lui échappent, il cherche à en retenir les morceaux évanescents.



Le titre du recueil, ***Les âges concentriques***, fait référence aux anneaux dans le tronc de l'arbre. Il est d'ailleurs bellement représenté dans les illustrations de Nathalie Bandulet qui émaillent le texte. L'âge, c'est « l'invention / de quelques siècles », « c'est toi débordant / des personnages trop / maigres qui viendront / s'endormir près de toi ». C'est une histoire qui est racontée à la périphérie de ton existence. Qui voudrait te dire, mais qui n'y arrive pas. À l'image de ce livre qui s'écrit. Te voilà déjà en train de disparaître. « Disparaître : c'est finir là / où ton portrait commence ».

On entre aisément dans les poèmes de Philippe More, comme dans de petites pièces dont il suffit d'ouvrir la porte pour en saisir d'un seul regard l'architecture. Ce sont des pièces obscures, sans doute, mais où la lumière filtre parfois à la manière d'évidences. L'obsession de la mort, cependant moins centrale que dans le recueil précédent de l'auteur, plane sur chaque geste.

Voilà un recueil intense et fort.

Judy Quinn

David Dorais
OH ! LA BELLE PROVINCE
ÉPOPÉE TOURISTIQUE
Leméac, Montréal, 2016, 146 p. ; 20,95 $

Avec le printemps refleurissent les tulipes, reviennent les outardes et éclosent aussi les centaines de casse-croûtes semés le long des routes provinciales, fleurons saisonniers d'une gastronomie authentiquement québécoise. Dans sa plus récente parution, David Dorais rend hommage à ces artisans des bas-côtés et aux traditions culinaires de la Belle Province, ainsi qu'à toute une culture délicieusement kitsch qui, sous la forme d'une esthétique irréductible, s'accroche toujours aux décors surchargés de lointains campings ou à quelques morceaux de paysages autoroutiers.

Une épopée du banal attend la jeune Fleurette lorsque, victime d'un vol à main armée, elle prend congé de ses activités de serveuse au restaurant La Belle Province pour partir en auto-stop vers Cabano. Son but ? Assister aux festivités locales de la Saint-Jean-Baptiste consacrées à la grandeur du chien chaud. Sur la route, elle s'attarde dans quelques-unes des institutions du ti-pop québécois, fréquente brièvement des hauts lieux tels que le Camping Sainte-Madeleine ou le défunt Madrid, et croise même la gargotte de nul autre que l'héritier de François Galarneau, le roi du hot-dog de Jacques Godbout. Les lecteurs de Dorais y reconnaîtront une recette éprouvée dans ***Plus loin***, autre roman de la route, coécrit avec Marie-Ève Mathieu celui-là, qui consistait à accumuler les rencontres afin de laisser parler l'histoire de chacun de ces personnages au parcours sinueux : celles de Pikilia, la tenancière d'un buffet aux saveurs du monde, de Martin, un jeune homme vaseux, ou d'une dénommée Violante, camionneuse philosophe un brin mystique.

Au cours de cette odyssée touristique à la verve carnavalesque, l'écrivain sublime un imaginaire populaire trop souvent occulté, célèbre un Québec aux aspects de poutine ethnique où se mélangent les ingrédients d'un multiculturalisme éclaté. Il arrive que la louange verse dans le plaidoyer, le ton professoral des nombreux dialogues et l'idéalisme candide des discours en matière de mixité culturelle en redonnent constamment la preuve. L'ambition est pourtant noble et comme dans la plus traditionnelle des cuisines, on se garde bien des encombrantes subtilités. ***Oh ! La belle province*** est un roman d'été *all dressed* dont on ne fait qu'une bouchée, l'équivalent littéraire d'un épisode de *Bouffe en cavale* écrit par Claude Jasmin.

David Laporte

Agnès Gruda
MOURIR, MAIS PAS TROP
Boréal, Montréal, 2016, 259 p. ; 24,95 $

Avec ce second recueil de nouvelles, après ***Onze petites trahisons*** paru chez le même éditeur en 2011 et qui lui avait valu d'être finaliste au Prix du Gouverneur général, Agnès Gruda affirme une fois de plus sa maîtrise du genre. ***Mourir, mais pas trop*** regroupe treize nouvelles réussies qui s'insèrent dans un ensemble cohérent dans lequel la mort évoquée dans le titre, si elle est toujours au rendez-vous, ne manque pas de nous surprendre à plus d'une occasion. L'auteure, rompue au métier de journaliste, sait raconter une histoire, donner vie à ses personnages et tenir son lecteur en haleine jusqu'à son dénouement. Cela est indéniable. Agnès Gruda ne cherche pas tant à surprendre par l'inventivité narrative qu'à témoigner du monde dans lequel nous vivons, tantôt en évoquant sa cruauté, tantôt la fragilité de l'existence. Ses personnages appartiennent à la cohorte des gens que nous croisons et côtoyons chaque jour, ni héros, ni passant anonyme, plutôt des hommes et des femmes qui s'efforcent de tirer leur épingle du jeu dans un monde sans cesse mouvant où les repères d'hier ne peuvent être garants de sécurité et de confort. Chacune des histoires qui composent ce recueil, tel un miroir que l'auteure nous tendrait, nous rappelle que nous pourrions tous, un jour ou l'autre, nous retrouver au cœur de l'un des événements dramatiques qui surgissent ici. Le texte sur lequel s'ouvre le recueil, « La chambre froide », donne froid dans le dos. Une femme participe à un colloque au moment où se tient une conférence sur la haute cuisine en compagnie d'autres convives indifférents à ce qui se déroule autour d'eux comme dans tout bon colloque. Une détonation sourde se fait entendre, et l'on pense aussitôt à des feux d'artifice alors que se déclenche un autre scénario : un attentat terroriste fait soudainement basculer les convives dans l'horreur. La peur sourde et l'effroi qui circulent entre les tables sont ici évoqués avec force. Le lecteur se retrouve à ramper sous les tables avec la protagoniste pour

échapper à l'enfer. C'est là l'une des forces d'Agnès Gruda : plonger son lecteur dans le vif d'une situation et lui faire ressentir ce que vivent ses personnages en temps réel, pourrait-on dire. Ce faisant, elle en révèle aussi, par la répétition, la mécanique d'écriture qui, bien qu'elle soit parfaitement maîtrisée et porte sur des situations différentes, finit par être prévisible. Comme dans cette autre nouvelle, « Savoir ou pas », dans laquelle le personnage se demande s'il est ou non porteur du gène de la maladie de Huntington. Un même scénario se met en branle jusqu'au dénouement final qui prend ici une couleur *woodyallienne*. L'adoption d'un point de vue narratif à la première personne est ici prédominante et bien que ce point de vue concoure à renforcer la cohérence de l'ensemble, il n'est pas étranger à l'effet de similitude qui s'en dégage. Mis à part cette réserve, ***Mourir, mais pas trop*** est un excellent recueil de nouvelles.

Jean-Paul Beaumier

Sergio Kokis
UN PETIT LIVRE
Lévesque, Montréal, 2016, 219 p. ; 25 $

Le prolifique Sergio Kokis dédie son 23e ouvrage à la mémoire de l'écrivain russe Eivgueni Zamiatine, forcé à l'exil pour avoir publié en 1924 le roman d'anticipation ***Nous autres***. Ce petit livre bouleversera à jamais la vie paisible du personnage principal, Anton Antonitch Setotchkine, professeur de littérature russe à Moscou. Quoique étant un esprit libre, le professeur de 39 ans s'accommode plutôt bien des contraintes de la société totalitaire. Son principal regret : son mariage avec Varvara, une de ses ex-étudiantes, de quatorze ans sa cadette, active dans la bureaucratie du Parti.

Mais voilà que le dernier jour de la session universitaire, le professeur de retour chez lui découvre, dans sa pile de dissertations à corriger, un petit livre accompagné d'une lettre l'invitant à le lire et à le faire circuler. L'étudiante Olga Komova, fille du colonel chargé de la construction de l'univers carcéral soviétique, a subrepticement glissé l'ouvrage clandestin au lieu de sa dissertation. Dans le climat de méfiance qui prévaut, le professeur craint le piège. Pourtant, l'étudiante lui témoignait respect et admiration pour l'ouverture qu'il manifestait dans ses cours. C'est du moins ce qui ressort de son message. Incapable de la retrouver pour obtenir des explications, Anton Antonitch est paralysé par l'angoisse : qu'on retrouve l'objet séditieux chez lui, ou qu'il le détruise, il devient suspect et passible de sanctions. D'autant plus qu'il « se rendait […] à l'évidence que le livre de Zamiatine avait eu le don de réveiller le dissident qui dormait en son sein depuis très longtemps ». En effet, le professeur reconnaît, derrière la fiction du livre interdit, où mène la marche inexorable du régime totalitaire de son pays.

Le narrateur s'immisce dans la conscience du personnage, qui passe par tous les états de peur, de suspicion, de mensonge. Anton se surveille, voit en sa femme et ses collègues d'éventuels délateurs, et encore plus lorsqu'il apprend le suicide de son étudiante, Olga. Il n'échappera pas à la nomenklatura, qui tentera de le récupérer en échange de trahisons, mais paradoxalement il y trouvera un grand soulagement, tant lui sont chers la liberté de penser, le « confort » d'être soi, sans mensonge.

Un petit livre atteste encore une fois les qualités de romancier de Sergio Kokis, qui invite toujours son lecteur dans des zones de réflexion fines et judicieuses.

Pierrette Boivin

France Martineau
BONSOIR LA MUETTE
Sémaphore, Montréal, 2016, 104 p. ; 18,85 $

Dans ***Bonsoir la muette***, France Martineau nous livre l'histoire épouvantable de France, la fille qui tentait désespérément de s'effacer d'une vie familiale toxique et de la femme qu'elle est devenue, qui s'étourdit dans son travail de peur d'avoir le temps de se souvenir. Dans son premier roman autofictif, l'auteure, professeure à l'Université d'Ottawa et chercheuse de renommée internationale, renoue avec une enfance dénuée d'amour maternel ou paternel.

Réunis au chevet de leur mère M. mourant d'emphysème, les frères et sœurs de France ne s'accordent le droit de vivre cette fratrie que depuis l'agonie de M., dernier épisode d'une relation amour-haine entre M. et P. dans laquelle les enfants ont été exclus depuis leur naissance. Libératrice du joug de cette relation équivoque, la mort de M. délivre avec elle le flot d'encre dévastateur du témoignage de France. Quelques chapitres de cette histoire paraissent flous aux yeux de la

narratrice, se situent mal sur la ligne du temps, mais des souvenirs très distincts de certaines odeurs, de textures, de couleurs suffisent pour rendre cette lecture ardue, émouvante, terrifiante… France Martineau met sur papier les bribes d'histoire dont elle se souvient pour chasser les démons qui la hantent depuis son enfance.

Ce court roman nous fait comprendre toute la souffrance vécue par la victime de sévices. Une souffrance muette, presque catatonique, tétanise la fillette de quatre ans qui, déjà qualifiée de folle par les parents et les médecins, veut faire taire les images, les cris, les bruits qui la poursuivent jusqu'à l'adolescence. Parce que ce qu'on ne dit pas n'existe pas… Ou ne doit pas exister.

Bonsoir la muette est un roman difficile aux mots crus, laids, peut-être trop, puisque l'envie nous titille de le fermer à tout moment pour nous réconforter dans le déni. Au terme de la lecture, il y a ce sentiment de haine envers tous les personnages adultes qui se sont tus et celui d'une compassion sans bornes pour France, une jeune fille comme plusieurs autres, victimes d'inceste, de violence psychologique et de harcèlement.

Julie Pelletier

Michel Normandeau
DIS-MOI, LILY-MARLÈNE
ROMAN PERSONNEL
David, Ottawa, 2016, 407 p. ; 27,95 $

Sous-titré ***Roman personnel***, ***Dis-moi, Lily-Marlène*** est le premier livre de Michel Normandeau, cofondateur du groupe Harmonium. L'intrigue s'ancre ingénieusement dans le réel, à la fin d'un récital donné par un accordéoniste dans une salle gatinoise, alors qu'il découvre indirectement l'existence d'une parente mystérieuse vivant à Mayence : une descendante de son défunt grand-père. La découverte inattendue de cette Lily-Marlène, fruit des amours de guerre, l'amène à réévaluer son grand-père à travers sa double vie, entre le Québec, la France occupée et le Paris d'aujourd'hui. Cette Lily-Marlène aurait grandi à Montréal mais vivrait en Allemagne. Pourrait-il la retrouver ? Que lui apprendrait-elle sur son propre passé ?

L'habileté du romancier est de narrer à la manière d'un journal intime comprenant un échange de missives. Le narrateur se nomme Michel Normandeau et il est réellement un musicien « parmi tant d'autres » qui a produit un vrai spectacle musical, *Mademoiselle de Paris*. Par la bande, on évoque le milieu du disque des années 1970 avec son effervescence, ses injustices et ses choix arbitraires. Le lecteur oscille constamment entre l'impression d'une fiction et le vraisemblable, entre l'identification et la distanciation. Une clé nous est suggérée

à la seizième page lorsque le narrateur demande à des interlocutrices ce qu'elles pensent de cette histoire rocambolesque d'une parente qui réapparaîtrait après tant d'années : « Qu'est-ce que vous en pensez, vous ? » On peut se demander s'il ne s'agissait pas en filigrane d'une subtile invitation au romanesque et à la fictionnalisation, à partir de cet élément déclencheur.

Auteur intuitif, Michel Normandeau reprend certains thèmes du roman québécois contemporain : récits ambivalents, quête des origines de l'individu, reconstruction de soi, évocation d'amours saphiques, chevauchement entre le passé et le présent, dans ce cas par le truchement de réminiscences du cauchemar hitlérien en toile de fond d'un amour contrarié par des circonstances plus grandes que nature. On pense à des textes (auto)biographiques d'anciens soldats canadiens comme ***Ton kaki qui t'adore, Lettres d'amour en temps de guerre*** de Denys Lessard (Septentrion, 2008), où un fils réinventait l'histoire d'amour de ses parents durant la Seconde Guerre mondiale, ou encore au ***Secret de Marie Julia François*** (Fides, 2015), premier roman de Lucien Morin, dont l'action se déroule également en alternance entre le Québec et l'Europe.

Yves Laberge

Suzanne Quimper
VENTRE À LOUER
Perro, Shawinigan, 2016, 276 p. ; 19,95 $

Suzanne Quimper, rédactrice publicitaire de métier, avait fait le grand saut avec ***La mise au point G.*** Son dernier-né, ***Ventre à louer***, s'inscrit, comme le précédent, dans le courant de la *chick lit*, une littérature populaire qui s'adresse davantage aux femmes. Laissez-vous raconter par Florence, le personnage principal, une histoire plutôt abracadabrante qui pourtant ne vous laissera pas indifférent et qui est vécue par plusieurs Québécois aux prises avec le même désir ardent d'avoir un enfant à tout prix.

Roman

Témoin du parcours particulier d'un couple infertile qui fait appel aux services d'une mère porteuse, la lectrice doit laisser de côté ses jugements. Elle doit accepter d'accompagner les personnages dans cette aventure potentiellement polémique. Peu importe ce qu'on en pense, l'histoire ne peut que faire sourire et divertir l'instant de quelques pages. Un soupçon de suspense vient ombrager par moments la naïveté et la simplicité rafraîchissantes du récit et susciter un nouvel intérêt.

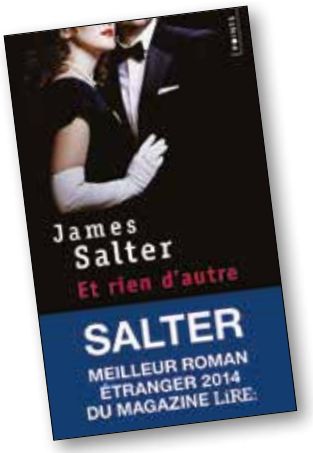
Comme tout bon roman de filles, ***Ventre à louer*** dépeint la réalité d'un jeune couple qui pourrait être le vôtre ou vos voisins. Malgré une relation quasi parfaite un peu trop idéalisée entre Florence et Philippe et les réparties cocasses mais improbables de certains dialogues, on s'attache beaucoup aux personnages parce qu'ils nous ressemblent et qu'on suit leur quotidien. On a les mêmes inquiétudes, les mêmes activités ou presque et on partage leurs fous rires.

Dans ce roman léger, mais qui ébranle certaines convictions et qui traite d'un thème sensible, Suzanne Quimper trouve sa voix, toute en humour et en autodérision. On s'immisce dans la vie des attachants Florence et Philippe et on regrette de ne pouvoir assister au débat, de ne pouvoir les guider dans cette aventure comme on le ferait avec nos propres amis. Lâchez prise et gâtez-vous avec ce petit bijou québécois.

Julie Pelletier

James Salter
ET RIEN D'AUTRE
Trad. de l'américain par Marc Amfreville
Points, Paris, 2015, 504 p. ; 14,95 $

Saluons d'abord la qualité de la traduction qui, fort heureusement, ne nous distrait pas du propos du dernier roman de James Salter, mort en 2015 à l'âge de 90 ans. Si la longévité de Salter mérite d'être soulignée, c'est que son roman a presque autant d'ambition et embrasse toute la seconde moitié du vingtième siècle. *Et rien d'autre,* la vie, pense-t-on aussitôt après avoir refermé le livre, non sans avoir cédé à l'impulsion qui nous ramène à son début avec le sentiment que l'on pourrait s'y replonger avec un bonheur sans doute décuplé. Ce que l'on s'empressera de faire à la première occasion.



La vie, et rien d'autre. Voilà pour le résumé. James Salter a l'art de mener et de boucler ses histoires tout en laissant la fin ouverte. À chacun de combler les vides, si vides il y a. Salter prend plaisir à multiplier les épisodes qui composent la trame d'une vie, à les entrecroiser, à les interrompre pour mieux les relancer au moment où notre attention cède à la mécanique romanesque. On navigue ici sur un océan, les surfaces calmes ne sont qu'apparence, mirage. On entre dans un roman de Salter comme on entreprend une traversée : il faut constamment être sur le qui-vive. Ne serait-ce d'ailleurs pas la meilleure attitude à adopter en toutes circonstances ?

On a qualifié James Salter d'écrivain pour les écrivains. L'expression peut faire sourire, voire éloigner des lecteurs qui craindraient de se risquer dans un univers romanesque hors de leur portée. Or, il n'en est rien. Les frileux y trouveront leur compte. Salter fait preuve d'une incroyable maîtrise dans l'art de raconter une histoire, d'évoquer en quelques mots, en quelques traits, l'essentiel d'un personnage, de nourrir la charge émotive porteuse de l'action. Son style, vif, limpide, se démarque notamment par la juxtaposition d'éléments, de propositions qui ne laissent pas de surprendre le lecteur, l'obligeant parfois à revenir en arrière pour ne rien perdre de l'ambitieux projet ici poursuivi : brosser le portrait d'un demi-siècle qui a vu se répéter les horreurs d'une guerre mondiale, la transformation radicale de la société nord-américaine, le tout sur fond d'une vie. Celle de Philip Bowman, sous-lieutenant de la marine américaine au début du roman, éditeur de romans une fois démobilisé. Entre les deux, la vie d'un homme, marié, divorcé, sans doute fortement inspirée de celle de James Salter, qui s'exclame à la toute fin du roman : « Offrons-nous un moment extraordinaire ». *Et rien d'autre*, serait-on tenté d'ajouter.

Jean-Paul Beaumier

www.nuitblanche.com
Plus de 20 ans de littérature au bout de vos doigts